À DÉCOUVRIR
DANS LA MÊME COLLECTION

LA BIBLE, édition établie par Philippe Sellier
DICTIONNAIRE DE LA BIBLE, par André-Marie Gerard
DICTIONNAIRE DE LA SAGESSE ORIENTALE, traduit par Monique Thiollet
DICTIONNAIRE DU CORAN, sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU JUDAÏSME, sous la direction de Geoffrey Wigoder
GIBRAN, Khalil, *Œuvres complètes*
MABILLON, dom Jean, *Œuvres choisies*
MAURIAC, François, *Journal*
REINACH, Salomon, *Cultes, mythes et religions*
RENAN, Ernest, *Histoire des origines du christianisme* (2 vol.)
VOIX DE FEMMES AU MOYEN ÂGE, édition établie sous la direction de Danielle Régnier-Bohler

LES FEMMES MYSTIQUES

HISTOIRE ET DICTIONNAIRE

SOUS LA DIRECTION
D'AUDREY FELLA

de vin. À force de ne rien manger de solide, elle en vint petit à petit à ne supporter que les liquides, puis à ne plus être sujette aux besoins naturels.

Les nombreux rapts mystiques et révélations de sœur María attirèrent l'attention des Dominicains. Ceux-ci demandèrent à leur provincial, Diego Magdaleno, d'autoriser la religieuse à prêcher une vie spirituelle plus austère et plus authentique. Dès 1507, le provincial l'envoya à Tolède pour y inspecter les couvents dominicains et y promouvoir une réforme spirituelle, mission jugée inconvenante pour une femme. Elle prêcha et prophétisa en état de transe mystique. Cela provoqua de fortes réactions, en sa faveur ou contre elle, d'autant plus qu'elle s'en prenait violemment aux *conversos* (juifs convertis), nombreux dans la ville. Certains dominicains de Tolède, hostiles à la réforme qu'elle prônait, s'opposèrent à ses propos. Ils lui reprochèrent son comportement licencieux avec des frères de l'ordre. Sœur María admit que son confesseur passait des nuits, assis auprès d'elle, ou sur son lit, pour l'accompagner dans ses souffrances physiques et spirituelles (fortes douleurs du cœur, tourments du démon qui parfois la faisaient saigner). Elle fut également considérée comme la proie d'attaques d'épilepsie alors qu'il s'agissait pour elle d'attaques du démon. La controverse alla bon train. L'affaire remonta jusqu'au roi Ferdinand II d'Aragon, qui la convoqua à la cour de Burgos au cours de l'hiver 1507-1508, où elle fit forte impression. Durant les entretiens, ou en d'autres circonstances, elle tomba en extase devant des mem-

nez de Cisneros ; également troublé, il chargea le confesseur de la visionnaire de transcrire les paroles qu'elle prononçait en extase et de les lui faire parvenir. L'appui du roi et du cardinal favorisèrent la fondation par sœur María et ses partisans d'un nouveau monastère de religieuses tertiaires, le monastère de Santa Cruz de Magdalena, à Aldeanueva. Don Fadrique Álvarez de Toledo, comte de Piedrahita et seigneur d'Aldeanueva, se proposa de prendre à son compte la construction du nouvel édifice, destiné aux tertiaires adeptes de la réforme.

En 1508, au moment où la popularité de sœur María de Santo Domingo fut à son comble, elle se heurta à l'opposition la plus forte. Le provincial lui ordonna de revenir à Piedrahita. Elle était suspectée d'illuminisme et, entre 1508 et 1510, fut l'objet de quatre procès ecclésiastiques. Le quatrième procès, le seul qui ait été conservé, relève d'un tribunal ecclésiastique débattant de la spiritualité des alumbrados, « illuminés », un groupe de faux mystiques qui se développa jusque vers le milieu du XVIIe siècle. Dénommés aussi *dejados* ou *perfectos*, aux doctrines variées, voire contradictoires, ils constituaient un courant religieux et philosophique, que l'Inquisition espagnole n'eut de cesse de combattre. Ils se fondaient sur la croyance d'être directement inspirés par Dieu et étaient convaincus que l'âme peut atteindre, dès cette vie, un tel degré de perfection qu'elle peut contempler l'essence divine et comprendre le mystère de la Trinité. Le culte religieux, les sacrements leur semblaient inutiles, et ils

possible dans cet état de complète union avec le Seigneur. L'individualité disparaissait dans la complète absorption en Dieu.

Au chapitre capitulaire de l'Ordre dominicain, tenu à Saragosse en 1508, six nouveaux décrets furent consacrés à limiter les réformes, et spécialement l'action de sœur María. Il fut notamment interdit à quiconque d'entrer en relation avec elle sans l'autorisation du provincial. Les adeptes des réformes qu'elle proposait en appelèrent au père Thomas Cajetan, maître général de l'ordre, à Rome, qui, ainsi que quelques théologiens, la croyait inspirée par le démon plutôt que par Dieu. Le nouveau provincial, Tomás de Matienzo, prit diverses dispositions en faveur de sœur María et de ses adeptes, tandis que leurs adversaires provoquèrent une série d'examens sur son orthodoxie. Le 23 mars 1510, sœur María fut déclarée innocente de toutes les charges dont elle était accusée. Elle fut désormais considérée comme une sainte femme, au comportement exemplaire. Fondatrice et prieure du couvent de Santa Cruz de la Magdalena, à Aldeanueva, elle y demeura jusqu'à sa mort.

Le « Livre de l'oraison » (*Libro de la oración*) de sœur María de Santo Domingo est une anthologie de sa doctrine. Transcrit par Antonio de la Peña et Diego Victoria, il fut imprimé vers 1518. Plusieurs transcriptions furent perdues, puis retrouvées et publiées en 1948 et en 1992 (en anglais). Le livre, en deux parties, comprend, outre une introduction de l'éditeur et une explication sur l'élaboration de l'opuscule, une hagiographie

spiritualité et de sa science infuse et des transcriptions de ses divers discours. Car il est dit que les paroles de sœur María influaient de façon positive sur les auditeurs, provoquaient des larmes de repentir et fortifiaient la foi des croyants.

Si l'Ordre dominicain vit en sœur María le moyen providentiel de réaliser son désir de réforme, elle fut longtemps considérée comme hérétique et accusée d'illuminisme. Fondé ou pas, le doute subsiste sur la *Beata de Piedrahita* et le sujet est encore l'objet de controverses. Ajoutons que Thérèse d'Avila* et Jean de la Croix furent eux-mêmes suspectés de ce penchant très répandu à l'époque et particulièrement redouté, et persécutés par l'Inquisition espagnole.

Bernard Sesé

Bibl. : *Œuvres* : *Libro de la oración de Sor María de Santo Domingo*, étude de J. M. Blecua, Madrid, éd. facsimilé, Hauser y Menet, 1948 ; M. E. GILES, *The Book o Prayer of Sor Maria of Santo Domingo : A Study and Translation*, Albany, University of New York, 1992. ***Vie et études* :** N. WEBER, *The Catholic Encyclopedia*, New York, The Encyclopedia Press, 1907-1914 ; V. BELTRAN DE HEREDIA, *Historia de la Provincia de España* (1450-1550), Rome, Instituto Storico Domenicano, 1939 ; M. BATAILLON, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVIe siècle*, Genève, Droz, 1998 ; A. HUERGA, « Los pre-alumbrados y la Beata de Piedrahita », *Historia de la Iglesia* (vol. XVII), Valence, EDICEP, 1974, p. 529-533 ; M. DEL MAR CORTÉS TIMONER, *Sor María de Santo Domingo*, Madrid, Ediciones del Orto, 2004.

MARIA DIOMIRA DU VERBE INCARNÉ, *vénérable, capucine* (Marie-Thérèse Scherrer ; Gênes, 27 février 1708-Fanano, 14 janvier 1768). — Marie-Thérèse est la fille de Jean Scherrer et Thérèse Curty

tions la concernant proviennent principalement des écrits qu'elle a rédigés elle-même sur l'ordre de ses confesseurs (révisés et imprimés après sa mort sous le titre de *Vita della serva di Dio suor Maria Diomira del Verbo Incarnato...*, 1788). Empruntant à la littérature hagiographique, sa biographie revient sur la vie familiale, empreinte d'une profonde dévotion, et sur les signes précoces de sainteté. À l'occasion d'un séjour en Suisse en compagnie de sa famille (1716), elle rencontre son premier père spirituel, qui lui permet de communier. À neuf ans, elle fait vœu de chasteté. Rentrée à Gênes avec sa famille, elle se perfectionne dans l'art de la broderie et décide de cesser d'aller à l'école – un fait souligné dans sa biographie, l'apprentissage scolaire y étant opposé à la méditation et à la contemplation des mystères divins (« Jésus Christ crucifié a été mon unique livre »). L'idée d'entrer en religion est un projet qui – selon elle – lui aurait été révélé par une vision de saint François d'Assise à l'âge de treize ans. Entre-temps, Marie-Thérèse s'établit avec sa famille à Pise, où elle se soumet à la direction d'un père augustin qui lui permet de communier tous les jours. Elle entre en contact avec un père capucin, qui l'initie à la pratique d'austères pénitences corporelles, en lui imposant toutefois de ne pas y avoir recours si ce n'est pour obéir aux préceptes de son confesseur. Celui-ci – à l'époque le chanoine Ranieri M. Catanti – lui permettra de pratiquer les mortifications physiques, en privilégiant cependant toujours celles qui peuvent être facilement cachées. Marie-Thérèse com-

Son éducation est confiée, chez les Bénédictines de San Matteo, aux soins de sœur Geltrude Lanfranchi, qui l'incite à prendre le voile dans cette communauté. Une vision céleste lui révèle que ce n'est ni le lieu ni l'ordre dans lequel elle entrera en religion, parce qu'elle est destinée à devenir capucine. Grâce à l'insistance de sa mère, elle quitte San Matteo avant le terme des deux années de noviciat ; entre-temps, Catanti lui conseille de se confesser auprès d'un prêtre de l'église des Cavalieri di San Stefano, à qui la jeune fille dévoilera les dons mystiques dont elle est dotée. Elle s'adonne aussi aux activités caritatives.

Sa mère s'adresse aux Capucines de Città di Castello – où Véronique Giuliani* est morte quelques années auparavant – en leur demandant d'accueillir Marie-Thérèse dans leur monastère. Elle reçoit toutefois une réponse négative. Le lieu où elle devra prendre le voile lui est révélé dans une vision : il s'agit de Fanano, dans les Apennins de Modène, diocèse de Nonantola. Dans cette phase, Marie-Thérèse est affligée d'apparitions diaboliques. Un jour d'automne, après la communion, dans l'église des Cavalieri, elle reçoit le don des stigmates, d'abord sous forme visible, puis – à la suite de ses prières – sous forme invisible. Peu de temps après, Marie-Thérèse part pour Fanano, où, le 5 octobre 1730, elle entre en probation au monastère des Capucines ; vingt-six jours plus tard, elle prend l'habit et choisit le nom de Maria Diomira du Verbe Incarné. Les dons mystiques – entre autres les dons de prescience et de clairvoyance – se

aussi en mesure de communiquer avec le purgatoire (grâce à ses oraisons, bien des âmes sont libérées) et, dans une vision, elle apprend que son nom figure au nombre des élus. Elle occupe plusieurs fonctions dans le monastère : comme réfectorière d'abord, puis comme maîtresse des novices ; en 1745, elle est élue abbesse pour les deux ans qui suivent ; puis elle remplit l'office de sacristine, avant d'être à nouveau élue abbesse pour les deux années suivantes. Ses périodes d'abbatiat, en raison, selon elle, de la rigueur du régime qu'elle impose aux religieuses, provoquent bien des fâcheries avec ses consœurs : ces dernières ne manquent pas d'exprimer leurs remontrances au cours d'une visite ordonnée par le commendataire de l'abbaye de Nonantola ; elle quitte cette charge en 1754, reprenant celle de maîtresse des novices. C'est à ces dernières que quelques textes de direction (inclus dans sa biographie) sont adressés : en traduisant dans des documents de perfection ses propres expériences mystiques, elle forme ses filles dans l'oraison et l'exercice constant de la présence de Dieu, dans la pratique de la vertu et dans l'observance scrupuleuse de la règle monastique. Elle achève de rédiger son autobiographie le 21 décembre 1767. On raconte qu'après sa mort, les signes des stigmates et de l'anneau avec lequel le Christ aurait scellé avec elle son mariage mystique deviennent visibles à tous. Elle est déclarée vénérable par le pape Léon XIII le 21 décembre 1901, lorsque s'ouvre son procès en béatification.

Bibl. : ***Vie et œuvre*** **:** *Vita della serva di Dio suor Maria Diomira del Verbo Incarnato cappuccina professa nel monastero di Fanano scritta da lei medesima*, Modena, Soc. tipografica, 1788 ; *Vie de la vénérable sœur Maria Diomira du Verbe Incarné*, Fribourg, L. Waeber, 1936. ***Étude*** **:** F.-S. de PARIS, « Diomira (Maria) du Verbe Incarné », *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchesne, t. III, 1957.

MARIA MANCINI, *bienheureuse, dominicaine, visionnaire* (Pise, v. 1355-v. 1431). — Mariée à Baccio Mancini, noble pisan, puis à Guglielmo Spezzalaste, Maria perd précocement ses deux maris et ses huit enfants. Tertiaire de saint Dominique, elle devient religieuse. Elle entre ainsi à l'âge de vingt-cinq ans au monastère dominicain de Santa Croce de Pise, où elle fait la connaissance de la bienheureuse Chiara Gambacorta. Elle devient la disciple de sainte Catherine de Sienne*. Sa vie spirituelle doit être replacée historiquement dans le grand mouvement de l'observance dominicaine et de la réforme des monastères contre les abus dans la vie religieuse et la violation de la règle monastique ; l'absence de propriété personnelle, la participation régulière au chœur, le silence dans le monastère et l'isolement le plus complet en sont les points les plus rigoureux. Elle entreprend donc la réforme du monastère de Santa Croce puis, avec Chiara Gambacorta et un petit groupe de sœurs, s'établit dans un nouveau monastère consacré à saint Dominique et construit par le père de Chiara, Pietro Gambacorta. Elle a des visions. Elle succède dans sa fonction à Chiara Gambacorta, première supérieure du nouveau monastère, de 1420 jusqu'à

plus tardives comme *Worship* (1936), elle conserve une approche profondément subjective et personnelle, pourtant accessible, du mysticisme, qui caractérise sa définition de celui-ci.

Brigitte Beauzamy

Bibl. : *Œuvres* : *Mysticisme*, Paris, Diffusion rosicrucienne, 2009 ; *Essential Writings*, Maryknoll, New York, Orbis Books, 2003 ; *Mystics of the Church*, Cambridge, James Clarke & Co Ltd, 1975. ***Vie et études* :** D. GREENE, *Evelyn Underhill : Artist of the Infinite Life*, Notre Dame (IN), University of Notre Dame Press, 1998 ; S. B. KING, « Two Epistemological Models for the Interpretation of Mysticism », *Journal of the American Academy of Religion*, 1988, vol. 56, n° 2, p. 257-279.

URSULE BENINCASA, *vénérable, visionnaire et prophétesse, fondatrice des religieuses Théatines de l'Immaculée Conception de Marie* (Naples, 21 octobre 1547-20 octobre 1618). — Dernière des huit enfants de Girolamo Benincasa et de Vincenza Genovina, elle manifesta dès son plus jeune âge, selon les biographies, une inclination particulière pour la vie religieuse et, devenue orpheline de père vers 1556, elle demanda à être admise au monastère des Clarisses capucines de Santa Maria in Gerusalemme ; elle y fut toutefois refusée, n'ayant pas encore atteint l'âge requis de douze ans. Elle commença alors à observer la règle de ce monastère, bien qu'elle vécût chez elle. Dans sa dixième année commença l'expérience extatique qui l'accompagna toute sa vie, selon le modèle de sainte Catherine de Sienne*. La réputation de ses dons extraordinaires – visions, révélations, prophéties – et de ses pratiques ascétiques se diffusa bien vite et un groupe de dévots de tous milieux sociaux se rassembla autour de la jeune fille. Il arrivait souvent qu'après la communion, Ursule entra en extase : son corps devenait rigide et insensible à la douleur ; sa température corporelle augmentait ; souvent elle éclatait d'un rire bruyant, chantait, en émettant des sons surhumains (comme venus d'un orgue ou d'autres instruments de musique). Dans cet état de transe, elle avait l'habitude de prêcher et d'appeler chacun à la conversion et à la pénitence, venant aussi à prophétiser une « réforme et rénovation du monde » et à exhorter à entreprendre une croisade et des missions pour convertir les hérétiques. L'archevêque de Naples, Hannibal de Capoue, décida de faire surveiller la femme – qui s'était entre-temps retirée, après une révélation divine, dans un ermitage sur le mont Sant'Elmo – par des religieux et des agents de l'Inquisition. En 1581, Ursule affirma avoir reçu l'ordre divin d'édifier une église dans le lieu de son ermitage. Quelques-uns de ses dévots organiseront et financeront son projet, et l'église, dédiée à l'Immaculée Conception, sera achevée en 1589. Étant donné la réticence de l'archevêque à consacrer l'église, Ursule, après lui avoir annoncé que de terribles châtiments divins s'abattraient sur la ville, s'adressa directement au cardinal Giulio Antonio Santoro et au pape Grégoire XIII. Elle partit pour Rome le 18 avril 1582, où elle fut reçue par le pape, et entra plusieurs fois en extase en sa présence. Grégoire XIII, dont elle avait éveillé les soupçons, nomma une commission (qui comptait entre autre Giulio Antonio Santoro, saint Philippe Néri, le général des Jésuites Claudio Acquaviva et quelques exorcistes) à laquelle il confia le travail de discernement de l'esprit de la visionnaire. Au terme de longs et très rudes examens, Ursule, gardée en isolement, privée des sacrements, menacée d'être livrée au Saint-Office, fut finalement disculpée des accusations. Du fait de l'humilité et de la patience avec laquelle elle avait supporté les épreuves, Philippe Néri formula un jugement positif sur son esprit. Le pape lui permit de rentrer à Naples, sans l'autoriser toutefois à prêcher et prophétiser. Ursule fut finalement renvoyée à Sant'Elmo, où on lui donna pour confesseur l'oratorien Stefano Motta, qui la dirigea de longues années ; la permission de fonder une congrégation lui fut enfin accordée. En 1584, elle fonda la Congrégation d'Oblates de la Très Sainte Conception de Marie, c'est-à-dire de femmes qui ne prononçaient pas les vœux solennels mais embrassaient la vie religieuse à travers une « oblation » publique accompagnée de vœux simples, donc sans obligation de clôture. Ce fut Ursule elle-même qui en rédigea les Règles, lesquelles prescrivaient une vie ascétique, la méditation sur la Passion du Christ, des oraisons vocales et mentales ainsi que le travail manuel ; la principale fonction de la congrégation était l'éducation des jeunes filles. L'abbé Navarro, qui était également le confesseur d'Ursule, fut le premier directeur spirituel des religieuses, avant que ne lui succèdent d'autres membres de la Congrégation de l'Oratoire, un ordre auquel Ursule et ses consœurs se lièrent de plus en plus. Différents oratoriens étaient déjà au nombre des dévots d'Ursule, tout comme divers religieux d'une autre institution de la Contre-Réforme : les clercs réguliers théatins, dont san Andrea Avellino et Lorenzo Santacroce, qui devint ensuite le confesseur de la communauté. Les Théatins auraient eu un rôle fondamental dans le renouveau qu'Ursule prophétisait: selon ses propres mots, elle était elle-même « l'orgue » qui allait commencer à « entonner la réforme du monde » et les pères théatins étaient « les instruments qui [devraient] accompagner cette musique ». En accord total avec les directive des Théatins en 1617, à la suite d'une vision, Ursule décida de fonder une autre congrégation féminine, strictement cloîtrée cette fois : la Communauté des Solitaires de l'Immaculée Conception, qui devait être entretenue, matériellement, par les oblates. Ses projets prévoyaient en outre que les solitaires soient dirigées spirituellement par un monastère de clôture masculin de douze clercs théatins. La Règle et les Constitutions des Solitaires de l'Immaculée ne furent approuvées par le pape Grégoire XV qu'en 1623 ; la communauté fut instituée en 1667. Quelques mois avant sa mort, Ursule dicta à sa nièce et collaboratrice, sœur Caterina Palmieri, les Constitutions de chacune des congrégations (imprimées ensuite en 1645). Après sa mort, les stigmates seraient devenus visibles, et une série de signes merveilleux seraient apparus sur son corps. C'est pourquoi, et en raison des vertus thaumaturgiques que de nombreux contemporains attribuaient au cadavre, les autorités religieuses donnèrent l'ordre de le soumettre à une autopsie. Les procès en béatification d'Ursule Benincasa

furent ouverts à Naples dès 1626 ; le 7 août 1793, Pie VI proclama l'héroïcité de ses vertus en la déclarant vénérable.

Adelisa Malena

Bibl. : *Œuvre* : *Regole per le vergini romite teatine dell'Immacolata Concettione [...]*, Naples, Bulifon, 1680. ***Vie*** : F. M. MAGGIO, *Compendioso ragguaglio della vita, morte, e monasteri della venerabil madre D. Orsola Benincasa napolitana [...]*, Rome, Lazzeri, 1655 ; G. B. BAGATTA, *Vita della ven. serva di Dio Orsola Benincasa napolitana [...]*, Venise, Catani, 1671. ***Étude*** : S. MENCHI, notice dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 1960, vol. 30, p. 327-330.

V

VALTORTA, Maria, *laïque, visionnaire, auteur d'écrits spirituels* (Caserte, 1er mars 1897-Viareggio, 12 octobre 1961). — Le « cas » de Maria Valtorta est à situer et à comprendre dans le sillage de Marie d'Agreda*, voire d'Anne-Catherine Emmerich*. Son père, homme de grande piété qui chérit sa fille, est sous-officier, et la famille se déplace au gré des mutations, pour finalement s'établir à Viareggio en 1924. Sa mère, professeur de français, est une agnostique sévère ; elle n'éprouve aucune tendresse pour sa fille, qui ne peut remplacer un fils mort prématurément. Elle fera échouer par deux fois un projet de fiançailles, comme elle lui avait fait interrompre ses études à l'âge de treize ans. S'ensuivra une longue crise, à laquelle sa conversion mettra un terme en 1916. L'année suivante, elle s'engage comme infirmière à l'hôpital militaire de Milan. En 1920, un « petit délinquant » la blesse gravement d'un coup de barre de fer, asséné dans la région lombaire. Le traumatisme va dégénérer en infirmité, qui n'ira que s'aggravant ; à partir de janvier 1933, elle est immobilisée chez elle, avant d'être définitivement grabataire en 1943 (on pense à Marthe Robin*, même si le contexte familial est fort différent). C'est en cette même année qu'elle commence à rédiger ses visions et des « dictées », paroles intérieures surabondantes : une activité intense de 1943 à 1947, plus modérée ensuite de 1948 à 1951, dans laquelle elle est assistée, depuis mai 1935, par Maria Diociotti, amie fidèle et première « auditrice » de ses révélations. À sa mort, son corps sera transféré dans le sanctuaire de la Très Sainte Annonciation de Florence, ce qui signifierait non pas tant une reconnaissance officielle de la visionnaire, que l'intérêt porté par la Congrégation des Servites de Marie (ordre fondé en 1233 à Florence et qui est intimement mêlé au destin de Maria Valtorta).

Cette proliférante activité scripturaire a suscité la controverse. Elle va naître au sein des Servites, dont le père Romualdo Migliorini était devenu en 1942 le directeur spirituel de Maria, à qui il commande d'abord de rédiger son autobiographie. Controverse non pas en raison d'une qualité

répéter à moi-même dans ce langage que j'aimais les souffrances de mon cœur » (p. 21). Cette activité poétique entretient sa piété. Elle envoie des vers à Émile Zola, écrit un poème contre la propagande laïque, qu'elle intitule *L'École sans Dieu*, ses textes étant des « avertisseurs spirituels » dans un siècle trop matérialiste. En février 1897, devant l'autel du saint sacrement de Notre-Dame-des-Victoires, elle a la révélation de la présence du Christ dans l'hostie, qui lui fait pleurer des larmes de joie. Supportant une vie matérielle de plus en plus précaire, elle est soutenue par l'assurance de son élection contenue dans ses paroles : « Par Dieu tu auras tout ce dont tu as besoin, mais [...] tu souffriras dans ta santé, dans ton travail » (Burnod, p. 28-29). Elle prend alors pour directeur de conscience l'abbé de Bessonies, rencontré en avril 1896, qui mène une lutte contre la laïcité sous le nom de Gabriel Soulacroix. Sensible à ses visions patriotiques et mystiques (ainsi celle où le Christ fixe la Croix au ciel de France, *ibid.*, p. 37), il l'encourage à publier ses poèmes dans le *Pèlerin* sous le nom de « Jeanne l'ouvrière ». La Loi de séparation de 1905 la traumatise : dans ses vers, elle exprime son espoir de voir un jour la France rendue à sa « tâche sacrée » (*ibid.*, p. 45). Reçue par Pie X en mars 1911, elle lui envoie un exemplaire de son premier recueil. Malgré la mort de son directeur (1913), elle continue de prophétiser et de vivre, sur ordre de Dieu, dans un jeûne presque continuel, sollicitée par des dévots et des curieux qui espèrent d'elle des choses dons (« Je n'ai pas d'extases pendant lesquelles l'avenir peut se révéler [...], je ne suis qu'un pauvre être que le bon Dieu a sauvé et guéri », *ibid.*, p. 76), encourageant plutôt le retour à une pratique religieuse traditionnelle. Dans ses dernières années de vie, aux souffrances de la maladie s'ajoutent l'importunité des curieux et les vexations du démon, qu'elle accepte comme autant d'expiations.

Si Jeanne incarne pour Jacques Maître « un cas remarquable d'anorexie mystique », elle étonne surtout par son abandon modeste aux élans d'une inspiration sacrée par lesquels elle parvient à écrire des vers à la métrique parfaite. Sa spiritualité, puisée dans la prière et les sacrements, vise moins un extraordinaire que l'épanouissement d'une foi personnelle, animée d'une grande dévotion liturgique et mariale. À ce mysticisme des humbles s'ajoute l'influence d'un contexte politico-religieux dans lequel elle se donne pour mission de rappeler aux républicains l'amour de Dieu et de la Vierge pour la France. Une sorte de modération patriotique l'oppose en effet au catastrophisme d'autres mystiques prophétiques (ainsi des révélations de La Salette par Mélanie Calvat*) et l'incite à mettre plutôt l'accent sur le salut du pays par le retour à Dieu. L'exploitation proprement politique de ses écrits est restée mineure.

Antoinette Gimaret

• *Voir aussi* : Calvat

Bibl. : *Œuvre* : *Une voix, poésies*, Niort, Coussillan et Chebrou, 1911 et 1920. ***Études*** : G. M. BURNOD, *Une âme privilégiée, Jeanne Vergne, 1853-1927*, Paris-Tournai, Casterman, 1936 ; J. MAÎTRE, *Mystique et féminité, essai de psychanalyse sociohisto-*

VÉRONIQUE DE BINASCO, *bienheureuse, augustine* (Giovanna Negroni ; Binasco, 1445-Milan, 13 janvier 1497). — Giovanna est née près de Milan, de Zannino Negroni et de sa femme Giacomina, une famille modeste de fermiers. Sa principale biographie fut rédigée en latin par le dominicain Isodoro Isolani – un auteur connu comme polémiste antiluthérien entre autres –, imprimée en 1518, dédiée aux rois de France, alors ducs de Milan. Peu après, l'augustinien Louis Chantereau, confesseur de Louis XII puis de François Ier, traduisit la *Vita* en français, en la dédiant à Louise de Savoie, dont il était le confesseur. Les textes biographiques présentent Véronique – son nom de religieuse – comme une femme aimable, très pieuse et s'adonnant aux oraisons et aux pratiques dès l'enfance. Après avoir été refusée par les Ursulines (en raison de son ignorance) en 1463, elle fut enfin acceptée, à l'âge de vingt et un ans, après qu'elle eut appris à lire et écrire, comme mendiante ou converse dans le monastère milanais des Augustines de Santa Marta, où avait vécu une communauté de béguines. Les religieuses de Santa Marta, qui n'avaient pas d'obligation de clôture, menaient une vie pauvre, recouraient à la quête et avaient la réputation d'observer très strictement la règle. Véronique se distingua très tôt par sa vie vertueuse, sa spiritualité intense et les grâces mystiques extraordinaires dont on la disait dotée : des visions fréquentes et le don des larmes. Le prêtre Taddeo Alciati fut longtemps son directeur ; il avait l'habitude, pour juger son esprit, de la mettre à l'épreuve avec sa réputation de religieuse extraordinairement pieuse et dévote, elle fut chargée de réformer certains monastères à Côme, où elle se rendit souvent. En 1494, elle prétend avoir reçu une vision du Christ, qui lui donna un message pour le pape Alexandre VI. Elle partit en voyage à Parme et, en 1495, fit le pèlerinage en direction de Rome, en compagnie d'une certaine Taddea et de quatre hommes, en passant par Florence. Arrivée à destination, Véronique, qui fut reçue avec bienveillance par le pape, lui révéla l'avènement d'une « ambassade du Christ » ; celui-ci lui donna sa bénédiction et confirma à ses accompagnateurs l'authenticité de sa sainteté. Rentrée à Santa Marta, elle reprit sa vie ascétique habituelle et ses dévotions, ne sortant presque plus du monastère. Ses dons mystiques s'étaient intensifiés et ses états extatiques, tout comme ses visions, étaient devenus de plus en plus fréquents, si bien que deux de ses consœurs (Benedetta da Vimercate et Taddea Bonoli) avaient décidé, dès 1487, d'enregistrer par écrit ce qu'il lui arrivait ainsi que le contenu de ses visions et de ses révélations. Véronique mourut dix ans après, en réputation de sainteté ; son corps fut exposé à la vénération publique pendant plusieurs jours.

Cette réputation et le véritable culte qui s'était spontanément développé autour de la mémoire de la visionnaire milanaise s'étendirent rapidement au-delà des murs du monastère de Santa Marta. Ce dernier abritait du reste, au début du XVIe siècle, un important cénacle spirituel, réuni autour d'une autre religieuse dotée de

mère Arcangela Panigarola ; la mémoire de Véronique fut gardée et vénérée en son sein. En outre, il comptait d'illustres prélats français (la ville de Milan était en effet sous domination française à l'époque), dont l'évêque de Toulon Denis Briçonnet, qui demanda au pape Léon X, au nom du roi de France, François Ier, une autorisation de culte privé autour de Véronique de Binasco. Ce fut justement lorsque le pape permit aux religieuses de Santa Marta de vénérer comme bienheureuse leur consœur disparue et d'en faire reproduire les images qu'Isolani composa, en utilisant entre autres des manuscrits de sœur Benedetta et de sœur Taddea, la Vie latine de celle-ci. Une traduction italienne de l'ouvrage fut commandée par les religieuses de Santa Marta et imprimée à Brescia en 1581 ; elle fut dédiée à la comtesse Barbara d'Este Trivulzio. Aux siècles suivants, d'autres éditions, remaniées et augmentées, furent publiées. Le nom de Véronique de Binasco fut inclus dans le martyrologe romain en 1690. Après la suppression du monastère de Santa Marta, le corps de la bienheureuse fut transféré à Binasco et le pape Léon XIII autorisa la reconnaissance de ses reliques en 1883.

Adelisa Malena

Bibl. : *Vie* : I. ISOLANI, *Inexplicabilis mysterii gesta beatae Veronicae virginis praeclarissimi monasterii Sanctae Marthae urbis Mediolani, sub obseruatione regulae diui Augustini*, Mediolani, apud Gotardum Ponticum, 1518 ; ID., *La Santissima, e miracolosa vita della beata Veronica, monaca del venerabile monasterio di Santa Marta di Milano, con parti delle sue mirabili, & celesti visioni. Raccolte dal r.p.f. Isidoro de gli Isolani, dell'Ordine di S. Domenico, dell'osseruanza. Nuouamente Giouanni Antonio Azzio Gallarato milanese...*, Brescia, Vincenzo Sabbio, 1581. ***Études*** : G. ZARRI, *Le sante vive. Profezie di corte e devozione femminile tra '400 e '500*, Turin, Rosenberg & Sellier, 1990 ; J.-M. MATZ, « La *Vie* en français de la bienheureuse Véronique de Binasco. Sainteté, politique et dévotion au temps des guerres d'Italie », in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, t. 109, n° 2, 1997.

VÉRONIQUE GIULIANI, *sainte, clarisse capucine, stigmatisée et extatique, auteur d'un Journal spirituel* (Orsola Giuliani ; Mercatallo sul Metauro, Marches, 1660-Città di Castello, Ombrie, 1727). — Fille d'un fonctionnaire aisé de Plaisance, dont la famille est très orientée vers la vie religieuse (embrassée par quatre sœurs d'une fratrie de six), Véronique prononce ses vœux à dix-huit ans chez les Clarisses capucines de Città di Castello, où elle deviendra maîtresse des novices et abbesse. Avec Véronique Giuliani, l'oraison devient un livre, ce qui se différencie de l'usage d'un livre comme support de prière. Elle représente en cela, comme la clarisse Marie-Madeleine Martinengo*, une bifurcation dans les rapports entre Dieu, l'expérience mystique et le monde. Désormais, le livre ouvert, ce n'est plus le monde de la Renaissance, ni même celui des arcanes du monde, déchiffrés déjà au Moyen Âge par les Victorins, comme Hugues de Saint-Victor. François d'Assise a fait du monde nouveau (où le monde stellaire n'est plus étranger à la vie corruptible), non plus un livre à déchiffrer, mais un réseau de liens fraternels et sororaux. Même les Écritures ne sont pas, à son regard, une grille de lecture privilégiée des signes cosmiques ou proprement divins, à

sont reçues dans la liturgie, sans doute, mais pas seulement. François d'Assise montre à l'égard des Écritures comme un rapport personnel : c'est un lien avec une personne morale. Cette orientation nouvelle rejaillit dans la famille franciscaine. Désormais, c'est la prière – entendons l'expérience spirituelle – qui est déchiffrée comme un livre, mais plus vivant que tous les livres. Néanmoins, la métaphore insistante trahit que le rapport au livre s'est resserré (et particulièrement pour les femmes, chez qui la lecture s'est développée de manière sensible dans la seconde moitié du XVIIe s.), à tel point qu'une nécessité nouvelle d'émancipation se fait jour. Ainsi, alors que Véronique Giuliani est en train de lire en traduction *Le Paradis ouvert à Philalgie* (Lyon, 1681), écrit par le jésuite Paul de Barry, Dieu lui dit de le fermer (contrairement au « *tolle, lege* » augustinien), en lui disant : « Je veux être pour toi ton livre » (*Tesoro*, t. 1, p. 414). Elle finira par l'ouvrir de nouveau et par éprouver la même mise en garde intérieure. C'est très révélateur de la manière dont la lecture, non seulement nous permet d'assimiler et de développer en nous, serait-ce d'une manière tout à fait singulière, l'expérience des autres, mais de nous donner l'accès à l'Autre. Ici, ce n'est pas seulement l'écriture cachée qui est l'expérience mystique elle-même (non plus *muette* mais devenue les milliers de page du *Journal* compris malgré tout comme « Trésor caché », à la manière de la parabole de Matthieu suivant laquelle, là où est notre trésor, là est notre cœur), mais les accidents de la sont les spirituels médiévaux qui n'écrivent jamais, mais tendent l'oreille, de même que nombreux sont les mystiques modernes qui n'écrivent pas, mais lisent, car c'est une manière d'écrire dans leur cœur et d'éprouver ainsi l'extase ou l'expérience de Dieu (comme le chant de la grive chez Chateaubriand, à la source des *Mémoires*, conjurant le silence de la mort). À tel point que la vie devient comme une histoire des livres qu'on a lus et qu'on n'a pas lus, qu'on a ouverts et refermés, dont on a entendu parler ou qu'on voudrait lire, qu'on anticipe dans une extase ou un esprit prophétique. Ainsi, dans son *Journal*, Véronique relit ses expériences d'ouverture et fermeture du livre comme une clarification de ce que la lecture elle-même du *Paradis ouvert* – auquel on accède par l'*Amour de la souffrance* (sens du mot *Philalgie*), souffrance assimilée à la formation du sujet imprenable dans sa liberté spirituelle et qui devient un nom propre – avait suggéré, tout en prolongeant l'expérience du purgatoire médiéval et puis moderne (Catherine de Gênes*, Mme Guyon*). Il fallait un moment fermer le livre tenu dans les mains pour que le livre de l'expérience de Dieu dans la prière s'ouvre plus vivement. Mais la stigmatisation est là aussi pour dire à quel point les plaies sont des livres qui s'ouvrent et se ferment, non seulement pour les autres, mais d'abord pour ceux en qui elles s'impriment (dans le cœur) avant de s'exprimer dans la chair. Cette expérience tout à la fois éclaire et se ferme comme des lèvres, littéralement comme un secret mystique. On est à la fois proche et très éloigné